



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 20 – juillet 2012

Linguistiques et colonialismes

Numéro dirigé par Cécile Van den Avenne

SOMMAIRE

Cécile Van den Avenne : *Linguistiques et colonialismes : communiquer, décrire, imposer.*

Cécile Van den Avenne : *Linguistique et colonialisme, 1974-2012, un entretien avec Louis-Jean Calvet.*

Gilles Couffignal, Michel Jourde : *Linguistique et colonialisme : la place des études sur le XVI^e siècle européen.*

Christian Lagarde : *Le « colonialisme intérieur » : d'une manière de dire la domination à l'émergence d'une « sociolinguistique périphérique » occitane.*

El Hadji Abdou Aziz Faty : *Les enjeux du processus de grammatisation du pulaar vus à partir de la Grammaire de la langue poul (Faidherbe, 1882).*

Aurélia Ferrari : *Des archives coloniales de Lubumbashi aux pratiques et représentations linguistiques actuelles : persistance d'un « impérialisme » linguistique ?*

Alice Goheneix : *Stratification linguistique et ségrégation politique dans l'Empire français : l'exemple de L'AOF (1903-1945).*

Géraldine Méret : *Le nom propre et la propriété. Quelques problèmes posés par la nomination en situation coloniale et missionnaire : le cas des Capucins français de Maragnan.*

Cécile Van den Avenne : *« De la bouche même des indigènes ». Le statut de l'informateur dans les premières descriptions de langues africaines à l'époque coloniale.*

Comptes rendus

Céline Amourette : *T. Stolz, C. Vossman, B. Dewein (dirs.), 2011, Kolonialzeitliche Sprachforschung. Die Beschreibung africanischer und ozeanischer Sprache zur Zeit der deutschen Kolonialherrschaft [Recherches linguistiques au temps des colonies. La description des langues africaines et des langues océaniques au temps de la domination coloniale allemande], Akademie Verlag, Brême, 312 p., ISBN: 978-3050051901.*

Clara Mortamet : *Sara Pugach, 2012, Africa in translation – A history of Colonial Linguistics in Germany and Beyond, 1814-1945, The University of Michigan Press, 291 p., ISBN : 978-0-472-11782-6.*

**« DE LA BOUCHE MEME DES INDIGENES »
LE STATUT DE L'INFORMATEUR DANS LES PREMIÈRES
DESCRIPTIONS DE LANGUES AFRICAINES À L'ÉPOQUE
COLONIALE**

Cécile Van den Avenne

Ecole Normale Supérieure de Lyon – ICAR UMR5191

*« Les langues ne sont pas de ces choses que l'on devine par intuition ; et lorsqu'une langue est encore vivante, le meilleur moyen assurément de la connaître est d'aller l'apprendre **de la bouche même des indigènes**, sur les lieux où elle est en usage, de la respirer, pour ainsi dire, avec les mœurs, les coutumes, les usages, la civilisation enfin du peuple qui la parle. »*
(anonym., 1842 : 243 ; c'est moi qui souligne).

« *De la bouche même des indigènes* ». On retrouve cette expression figée au XIX^e siècle, utilisée comme argument d'autorité dans les textes d'ouverture d'un certain nombre d'ouvrages ou articles, pour légitimer la validité de la collecte de données linguistiques ou ethnographiques, que ce soit en Europe par des folkloristes, qu'on appelait aussi antiquaires¹, ou sur des terrains plus exotiques². À la même époque, l'expression similaire de langue anglaise « *from the mouth of the Natives* » se retrouve à l'ouverture du même type d'ouvrages³. Dans la plupart des cas, l'usage de l'expression suffit et dispense de donner le nom des indigènes informateurs, ou quelque information que ce soit d'ordre sociolinguistique les concernant.

¹ Par exemple : « On sait que l'archidiacre d'Oxford, Gauthier Calienus, dans ses voyages en Armorique, ayant recueilli **de la bouche même des indigènes** les traditions locales, les transmet [...] », (Schmidt, 1842 [1825], s.p. ; c'est moi qui souligne).

² Par exemple : « J'ai eu l'occasion de passer huit journées sur l'île Rennel, en juillet 1935, au cours du voyage autour du monde que j'ai fait à bord du yacht « La Korrigane » entre 1934 et 1936. J'ai pu recueillir, **de la bouche même des indigènes**, tous les renseignements que je rapporte dans cet article. » (Van den Broek d'Obrenan, 1947 : 23-33 ; c'est moi qui souligne).

³ L'expression peut apparaître dans le titre même de l'ouvrage, comme c'est le cas par exemple pour cette esquisse grammaticale de la langue akra : *A Grammatical Sketch of the Akra – or Ga – Language and some Specimen of it from the mouth of the Natives* (Zimmermann, 1858 ; c'est moi qui souligne).

Partant de cette expression, mon propos est de rendre compte de la façon dont un certain nombre d'acteurs, qui n'étaient pas des linguistes au sens académique du terme, mais participaient de différentes façons à l'entreprise coloniale française en Afrique (militaires, missionnaires, fonctionnaires), ont recueilli des données en vue de fournir des descriptions linguistiques de langues africaines (il s'agira plus particulièrement ici d'une langue d'Afrique de l'Ouest, le bambara) et de la façon dont ils ont interagi localement avec ceux qui leur servaient d'informateurs.

Si l'on peut mentionner des travaux en anthropologie qui traitent du rôle des Africains dans la production d'un savoir anthropologique sur leurs propres sociétés⁴, si tout un courant de l'historiographie s'intéresse au rôle des intermédiaires locaux à la fois dans la participation au pouvoir colonial et dans la production de savoir⁵, on notera l'absence de travaux en linguistique s'appliquant à faire surgir ces figures d'intermédiaires-informateurs. En lien avec cela, et contrairement à ce qui se passe en anthropologie culturelle dans le domaine anglo-saxon, l'historiographie linguistique reste finalement muette sur les liens entre science linguistique et colonialisme (même si un certain nombre de chercheurs, tous anthropologues, ont ouvert le champ : Judith Irvine, Johannes Fabian ou Joseph Errington)⁶.

L'idée est de proposer une approche de la production du savoir linguistique, ancrée dans des pratiques matérielles et interactionnelles (articulant notamment descriptions et usages), rendant compte de ce que Fabian (1986) appelle l'appropriation descriptive des langues africaines à l'époque coloniale, selon une démarche à la croisée de l'histoire, de la sociolinguistique et de l'anthropologie linguistique.

Préalables : Le statut de l'informateur et la linguistique de terrain, les patois et les langues exotiques au XIX^e siècle

Dans le courant du XIX^e siècle, la linguistique devient, pour une partie de ceux qui la pratiquent, et plus particulièrement pour les dialectologues mais également pour les descripteurs de langues « exotiques », une discipline de « terrain », c'est-à-dire qui implique la constitution d'un corpus par recueil de données linguistiques en contexte naturel auprès de locuteurs « natifs »⁷. À une première étape du processus, le recueil de données s'est fait selon une méthode d'enquête par questionnaires et par correspondance⁸. On cherche également à orienter les observations que peuvent faire les voyageurs⁹. Progressivement, on est passé d'un cadre particulièrement contraint et distant, reposant sur une multiplicité d'intermédiaires, suivi d'une remontée centralisatrice de l'information et impliquant un partage du travail scientifique entre le recueil sur le terrain et la production du savoir en cabinet, à des méthodes d'enquêtes plus directes. Ainsi, en 1887, l'Abbé Rousselot rédige une toute première méthode

⁴ Voir Schumaker (2001).

⁵ Voir notamment Dulucq & Zytnicki (2006).

⁶ En France, la réflexion sur la constitution des savoirs africanistes en contexte colonial est bien menée par des anthropologues et historiens. Voir Amselle & Sibeud (eds) (1998) et Sibeud (2002).

⁷ Sur la notion de « terrain » en sciences humaines, voir l'ouvrage dirigé par Blanckaert (1996). Sur la notion de « locuteur natif » comme produisant des formes authentiques, fiables et représentatives, voir Coulmas (1981).

⁸ Pour la présentation des différentes méthodes en histoire de la dialectologie, voir l'ouvrage de Pop (1950).

⁹ Ce partage du travail est exactement le même en anthropologie, où l'on a de la même façon cherché à orienter le regard et les observations des voyageurs pour les rendre scientifiquement exploitables. Voir en Grande-Bretagne l'usage des « Notes and Queries », rédigés par des anthropologues à l'attention des voyageurs, dont le but est « *to promote accurate anthropological observation on the part of travellers, to enable those who are not anthropologists themselves to supply the information which is wanted for the scientific study of anthropology at home* ». Voir Urry (1972) et Mondada (1994 : 235-240). On trouve cette volonté d'orienter les observations des voyageurs pour produire du savoir dès le XVIII^e siècle (voir notamment Collini, 1996 ; Vannoni, 1996).

pour l'étude des dialectes¹⁰. Il s'y montre sensible au contexte de recueil des données, le moins contraint possible, préconisant « *la conversation en tête-à-tête avec des parents ou des amis. [...] Grâce au laisser-aller de la conversation, on peut faire les observations les plus profondes, recueillir les faits les plus curieux, pénétrer dans les secrets de la syntaxe, cette partie la moins connue des langues. Alors tout est précieux à noter : les fautes, les hésitations, les corrections* » (in Pop, 1950 : 39-44.). Il se montre également sensible au choix des informateurs, et à l'importance de recueillir toutes les informations les concernant (lieu d'origine, âge, condition, habitudes de langage, antécédents). Certaines remarques laissent entendre que le parler le plus pur se trouve dans les familles anciennes du pays et plus particulièrement chez les « paysans illettrés » : « *je croyais parler très bien mon patois, avant d'avoir fait des études de syntaxe sur les paysans illettrés de mon pays* ». Se dessinent là les contours de l'informateur idéal tel qu'appréhendé par la suite en dialectologie et résumé par le sigle NORM inventé par Chambers et Trudgill (1980), à savoir « Non-mobile Older Rural Male ».

La première grande enquête dialectologique de terrain en France est celle conçue par J. Gilliéron, qui aboutit à la réalisation de l'*Atlas linguistique de la France*, publié entre 1902 et 1910 et reposant sur des enquêtes menées durant quatre ans, entre 1897 et 1901, par E. Edmont, enquêteur originaire du Pas-de-Calais sans formation philologique. Les informations sur les sujets interrogés sont extrêmement réduites¹¹. On sait par ailleurs que le questionnaire de Gilliéron fut rédigé en français et que les enquêtes ont été menées en français et non en patois, ce qui supposait de n'interroger que des sujets bilingues ou ayant au moins une compétence passive minimale en français. L'enquête de l'*Atlas linguistique de la France* est donc fortement marquée par le contexte diglossique de la fin du XIX^e siècle en France. Comme le note Pop (*op.cit.* : 125) :

Les enquêtes faites plus tard en France ont pu établir que certains sujets n'étaient pas originaires de la localité étudiée et qu'ils ne maniaient pas bien le patois dont ils témoignaient. [...] Edmont a dû surmonter de grosses difficultés pour trouver des informateurs. Afin de mener sa tâche à bien, il a dû faire appel au concours de personnes qui, d'après les informations données par lui-même, n'étaient pas en mesure de bien connaître le parler local.

La question de l'informateur semble encore plus complexe quand il s'agit de recueillir des données sur des langues extra-européennes, pour lesquelles bien souvent aucun savoir préalable n'est disponible, mais elle se heurte exactement aux mêmes problèmes que ceux qu'a eu à surmonter Edmont en parcourant la France rurale de la fin du XIX^e siècle. Le bon informateur devrait en effet avoir deux qualités : tout d'abord, un bon informateur est avant tout un informateur avec lequel on peut interagir linguistiquement, même *a minima*, ce qui suppose un code linguistique commun, quel qu'il soit, ou le truchement d'un interprète, mais encore faut-il pouvoir en trouver un (qui à la fois maîtrise la langue européenne de l'enquêteur et les langues des enquêtés)¹² ; ensuite, le bon informateur est celui qui témoigne au mieux de

¹⁰ Sous la forme d'un article intitulé « Introduction à l'étude des patois » dans la *Revue des patois gallo-romans* (t.1, 1887 : 1-22), cité dans Pop, 1950 : 39-44.

¹¹ Voir Pop (*op.cit.* : 125-130) pour une reconstitution des caractéristiques des informateurs.

¹² André Basset (1895-1956), spécialiste de langues berbères, ayant mené des enquêtes dialectologiques au Sahara témoigne ainsi de ses difficultés : « *Plus grave est le fait qu'en raison du vocabulaire long, dans l'ignorance du français de la presque totalité des informateurs, et dans mon ignorance des langues secondes des informateurs, selon le cas arabe, songhay et haoussa, je n'ai pu me passer d'interprète, et je n'ai pas été sans avoir des mécomptes de ce côté. Il en résultera nécessairement, poursuit-il, un certain déchet.* » (cité in Pop, *op.cit.* : 1075). La multiplication des intermédiaires linguistiques nécessitée en contexte africain est bien résumée dans cet extrait du récit d'un explorateur : « *I spoke in English to Chuma. He translates it into Kiswahili to our interpreter, who recited it in the language of the Mahenge to the chief's son, my brother, according to the rite we*

son parler, qui en est le meilleur garant (lorsque certains descripteurs par exemple, dans une approche très puriste des systèmes linguistiques, cherchent comme informateur un locuteur qui n'aurait subi aucune influence linguistique « extérieure »). On verra cependant que, dans les tout débuts de la description des langues africaines, la première condition (le bon informateur est celui avec lequel on peut interagir linguistiquement) semble la condition primordiale, et que la question de savoir s'il est un locuteur linguistiquement « fiable » (c'est-à-dire : quelle est réellement sa compétence dans la langue en question) est largement secondaire, voire non abordée.

Parmi les premiers travaux de linguistique africaniste, on peut citer deux entreprises tout à fait singulières quant à l'usage et au choix des informateurs. La première que j'évoquerai ici est celle d'Hannah Kilham (1774-1832), dame quakeresse originaire de Sheffield, engagée dans un travail philanthropique, éducatif et missionnaire auprès de femmes, en Angleterre et en Irlande, puis en Afrique de l'Ouest (où elle fit trois voyages : l'un en Gambie en 1822-23 et les deux autres en Sierra Leone en 1827 puis en 1830-32), et qui publia en 1820, en Angleterre et avant ses premiers voyages en Afrique, un opuscule de 24 pages, qui est l'une des premières descriptions de la langue wolof¹³. Elle rédigea cet opuscule avec l'aide de deux marins d'origine sénégalaise rencontrés à Londres, qui lui servirent d'informateurs. Par la suite, lors de ses séjours en Sierra Leone, elle travaille à la rédaction de *Specimens of African Languages, spoken in the Colony of Sierra Leone*, avec des leçons en 30 langues, en utilisant comme informateurs les membres polyglottes de cette communauté d'anciens esclaves libérés présente à Freetown, tout en organisant des écoles de filles dans plusieurs villages. L'un des derniers projets de Kilham était de faire venir en Grande-Bretagne pour les instruire de petits groupes d'Africains qui pourraient ainsi aider à la transcription de leur langue tout en recevant une instruction religieuse, et ensuite retourner en Afrique comme instituteurs¹⁴. Le travail linguistique de Kilham est pris dans ses pratiques de pédagogue et de missionnaire.

J'évoquerai aussi ici le célèbre *Polyglotta Africana* (1854) de S. W. Koelle, missionnaire protestant allemand de la Church Missionary Society, professeur au Fourah Bay Institute à Freetown (Liberia) de 1847 à 1853. Le *Polyglotta Africana* est un vocabulaire comparatif de 300 mots recueillis dans environ 120 langues, poursuivant une tradition de collectes de vocabulaire effectuées aux XVIII^e et XIX^e siècles mais avec une systématisme qui témoigne d'un intérêt pour le classement des langues et d'un souci de précision dans le choix de la transcription. Ce travail de collecte s'est effectué sur deux années, de 1850 à 1852, en prenant pour informateurs des esclaves libérés présents à Freetown (il faut savoir que se trouvaient au XIX^e siècle à Freetown environ 60 à 70 000 esclaves africains libérés). Avec chaque informateur, Koelle a mené ce qu'on appellerait aujourd'hui un entretien biographique, tâchant de reconstituer sa trajectoire géographique et personnelle et essayant de déterminer sa région d'origine à partir d'une interrogation sur son trajet (villes, rivières traversées, routes empruntées) depuis sa capture. Selon les notations de Koelle, certains informateurs étaient à Freetown des locuteurs uniques de leur langue d'origine, qu'ils n'avaient donc plus l'occasion de parler (et cela parfois depuis plus de vingt ans), d'autres informateurs étaient des enfants, interrogés dans le cadre des écoles missionnaires et ayant une connaissance imparfaite de leur langue d'origine. Considérant la particularité de cette collecte et la trajectoire des informateurs utilisés, l'anthropologue Judith Irvine a émis de forts doutes sur la fiabilité de ces informateurs et la qualité des données linguistiques recueillies : « *These conditions of linguistic work tended to result in representations of African languages in reduced versions [...]* » (Irvine, 2008 : 331).

had passed through in Ukhutu" (Thomson J. 1881 *To the Central African Lakes and Back: The Narrative of the Royal Geographical Society's East Central African Expedition 1878-80*, cité par Fabian, 2000 : 130).

¹³ Kilham (1820).

¹⁴ Je dois l'ensemble de ces informations sur l'œuvre de Kilham à l'article de Twells (1995).

Dans le cas de Kilham comme dans celui de Koelle, la récolte de données linguistiques est rendue possible par l'acculturation des informateurs et leur probable bilinguisme (bien que ce terme rende sans doute très mal compte de leur répertoire linguistique et de leurs pratiques langagières). Par ailleurs, elle ne se fait pas « dans le milieu » mais auprès d'individus transplantés qui n'ont parfois plus aucun lien avec leur région d'origine.

Contexte et corpus. Les premières descriptions du bambara à l'époque coloniale

Je travaille sur un corpus de textes permettant de documenter les premières scripturalisations et grammatisations¹⁵ de la langue bambara ; ce corpus consiste en des manuels et grammaires rédigés par des missionnaires, des fonctionnaires coloniaux et des militaires.

On appelle en français *bambara* une langue d'Afrique de l'Ouest que ses locuteurs eux-mêmes appellent *bamanankan* (« langue (kan) des Bamanans », terme que l'on trouve dans la littérature académique de langue anglaise), ce nom *bambara* étant la reprise d'un terme qu'utilisaient dans leur langue, le wolof, les auxiliaires que les militaires français avaient recrutés au Sénégal avant de se lancer à la conquête de l'intérieur¹⁶. La langue bambara est une variante dialectale de la langue mandingue (avec le dioula et le malinké), elle-même l'une des langues de la famille mandé. Comme le précise Creissels (2009), les variétés du mandingue résultent d'un processus de différenciation qui ne remonte qu'à quelques siècles et constituent un continuum dialectal. L'unité d'une langue mandé est posée pour la première fois par Steinthal en 1867. Ce sont essentiellement les travaux de Delafosse, et ce dès son ouvrage *Essai de manuel pratique de la langue mandé* (1901)¹⁷, qui ont contribué à la délimitation et à la description de ces parlers en renforçant sans doute, dans la perception et la description linguistique, les frontières dialectales au détriment de la fluidité des pratiques réelles, mais en posant par ailleurs l'unité d'une famille linguistique.

Très tôt, l'usage du bambara comme langue véhiculaire lui donne un statut que n'ont pas les autres langues d'Afrique de l'Ouest et s'accompagne d'une production d'écrits linguistiques dont on peut postuler que certains vont dans le sens d'un renforcement du statut de véhicularité de la langue¹⁸.

Si l'on regarde les premières descriptions de la langue bambara, on peut définir quant à l'usage des informateurs deux temps distincts qui sont clairement liés à une chronologie de la conquête et de la mise en place de l'appareil colonial français. Dans un premier temps, les descriptions du bambara se font à partir de données recueillies dans les vieilles villes côtières

¹⁵ Je reprends ce terme de grammatisation à Sylvain Auroux qui, par ce terme, décrit un processus de construction d'un savoir linguistique qu'il fait remonter à la fin de l'Antiquité et qu'il décrit comme étant la « *grammatisation massive, à partir d'une seule tradition linguistique initiale (la tradition gréco-latine [...]) des langues du monde* » poursuivant : « *chaque nouvelle langue branchée sur le réseau des connaissances linguistiques, au même titre que chaque nouvelle contrée représentée par les cartographes européens, va accroître l'efficacité du réseau et son déséquilibre au profit d'une seule région du monde* » (Auroux, 1992 : 11).

¹⁶ Information fournie par Denis Creissels.

¹⁷ Delafosse cependant utilise comme synonyme mandingue et mandé, alors qu'on distingue actuellement langue mandingue (dont le bambara, le dioula et le malinké sont des variétés dialectales) et famille mandé.

¹⁸ Renforcement de sa fonction véhiculaire et non modification de sa forme. Le cas du bambara est en cela assez différent du swahili, tel qu'il a pu être étudié par Fabian (1986), qui montre comment la description linguistique à l'époque coloniale a pu contribuer à la fabrication d'un swahili véhiculaire, c'est-à-dire agir sur la forme de la langue.

du Sénégal (et notamment Saint Louis¹⁹), c'est-à-dire loin des zones où le bambara est parlé par des locuteurs de langue première, et en prenant pour informateurs des locuteurs installés au Sénégal (anciens esclaves libérés installés à Saint Louis par exemple), ou recrutés là pour les besoins de la conquête (interprètes et domestiques des militaires). Ces premières descriptions correspondent à un moment d'avant la conquête de l'intérieur ou sont concomitantes de la conquête, elles prolongent une forme de linguistique des ports et comptoirs représentée dès le XVI^e siècle, puis plus particulièrement aux XVII^e et XVIII^e siècles, par des vocabulaires inclus dans les manuels de navigation (pour une synthèse voir notamment Bonvini, 1996 : 136).

Ce n'est que dans un second temps, qui correspond à l'installation de missions et de postes militaires et administratifs dans un certain nombre de points en zone mandingue, que sont produites des descriptions linguistiques issues du milieu²⁰.

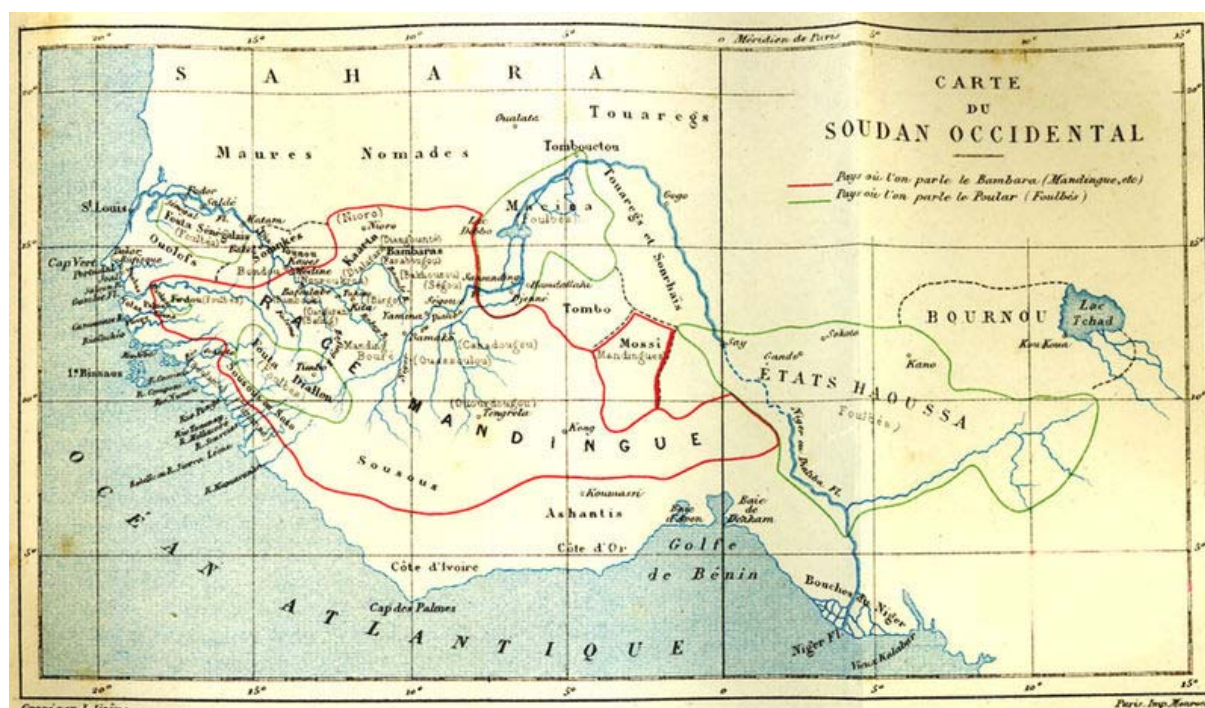


Illustration 1 : Carte extraite de l'Essai sur la langue bambara, du lieutenant Binger (1886)

Figures d'informateurs et usages linguistiques

Les paratextes des manuels et grammaires (préfaces, avertissements) ainsi que les introductions nous informent parfois, lorsque leurs auteurs ont jugé ces indications

¹⁹ Saint-Louis existe en tant que comptoir français depuis 1659, elle devient le siège du gouvernement français puis du gouvernement général de l'Afrique Occidentale Française après sa création en 1895, avant que ce statut ne revienne à Dakar en 1902.

²⁰ La pénétration française vers le Soudan occidental a débuté avec la création du poste de Médine sur le fleuve Sénégal par Faidherbe en 1855. En février 1883, le colonel Borgnis-Desbordes, après trois ans de campagne, atteint le Niger à Bamako. Les missionnaires spiritains qui sont installés au Sénégal depuis 1844 arrivent en 1888 à Kita puis en 1892 à Kayes. La colonie du Soudan français est créée en 1891, Kayes en devient la capitale en 1892, qui est transférée à Bamako en 1899. En 1895, le Soudan est intégré à l'Afrique Occidentale Française. Les Pères Blancs installent une mission à Ségou en 1895, à Tombouctou la même année, et à Kati (près de Bamako fin 1897), puis reprennent les postes spiritains à partir de 1901 (Benoist, 1987).

pertinentes, sur la manière dont ils ont procédé pour acquérir ces connaissances linguistiques. Une lecture un peu attentive des descriptions grammaticales elles-mêmes peut aussi nous fournir des pistes sur les interactions qui les sous-tendent. Il s'agit de faire attention aux « *small clues which can be regarded as links between linguistic description and communicative practices* » (Fabian, 1991 : 40). Il s'agira de voir quelles sont les figures d'informateurs qui apparaissent, quand elles apparaissent, ou au contraire les cas, bien plus fréquents, où l'informateur est totalement invisible. Il s'agira aussi de rétablir, à partir de différentes informations dont nous pouvons disposer, le contexte de production des descriptions linguistiques. Et l'on verra que ces descriptions sont chaque fois liées à des usages précis, où il ne s'agit pas de produire un savoir scientifique mais un savoir pratique.

La linguistique de conquête et l'informateur-interprète-domestique

Sous le titre *Essai sur la langue bambara*²¹, le Lieutenant d'Infanterie de Marine (qui deviendra par la suite général) Louis-Gustave Binger (1856-1936) publie en 1886 une des premières descriptions du bambara. L'ouvrage est publié sous l'égide du Ministère de la Marine et des Colonies, il a comme lectorat visé les militaires français tout d'abord, mais aussi les voyageurs et les marchands²². La structure de sa grammaire reprend l'ouvrage du général Faidherbe *Grammaire et vocabulaire de la langue poul à l'usage des voyageurs dans le Soudan*, publié en 1882 et réédition de son *Essai sur la langue poul* de 1875 ; la partie grammaticale à proprement parler est très courte (14 pages) ; elle est suivie d'une partie lexicale qui consiste en une traduction en bambara des phrases choisies et traduites par Faidherbe dans son *Essai sur la langue peul*.

Les manuels de Binger et Faidherbe initient un genre que Fabian (1986 : 18) nomme *military-expeditionary genre* : des descriptions linguistiques faites pour des contextes de commandement, c'est-à-dire de communication réduite et inégale. Ces ouvrages sont les précurseurs d'une série de petits livres d'un format de poche à but ouvertement pratique. Ces petits livres constituent un genre en soi, celui du « petit manuel »²³.

Faidherbe et Binger sont peu prolixes dans leur présentation de ceux qui leur ont servi d'informateurs. Pour autant, leurs noms ne sont pas passés sous silence. Faidherbe mentionne ainsi en note de son introduction : « *Je me les [des documents sur la langue peule] suis procuré avec l'aide de l'interprète Ousman, un de ces indigènes sénégalais qui servent la cause française avec un dévouement et une fidélité au-dessus de tout éloge.* » (Faidherbe, 1882 : 1). Nous ne savons rien de plus de cet Ousman, dont le patronyme n'est même pas mentionné, si ce n'est qu'il fut interprète aux ordres de Faidherbe. La note ne figure pas là comme argument garantissant la validité des données, elle est une manière de mettre en scène un type de rapport de subordination, sous forme d'hommage : le dévouement et la fidélité, et sert davantage à la construction de l'éthos de l'auteur, paternaliste et bienveillant. La mention de la fonction de l'informateur est importante cependant : il a servi de truchement, parlant la langue de la conquête coloniale, sous toute vraisemblance, et servant de traducteur dans cette entreprise de collecte linguistique. La façon dont Binger mentionne ses informateurs est un peu différente. En effet, il écrit, dans une adresse au général Faidherbe, à l'ouverture de son livre : « *Les mots et les phrases m'ont été fournis par un Kouloubali massasi, un Diara et un*

²¹ Le titre complet est : *Essai sur la langue bambara parlée dans le Kaarta et dans le Bélédougou ; suivi d'un vocabulaire, avec une carte indiquant les contrées où l'on parle cette langue.* Le nom de l'auteur est suivi de son titre : Lieutenant d'Infanterie de Marine.

²² Dans sa dédicace à Faidherbe, Binger écrit : « *Mon but sera entièrement atteint si par ce faible travail je puis contribuer à faciliter à mes camarades, aux commerçants et aux voyageurs, les relations avec les pays pour l'avenir desquels vous vous êtes dévoués pendant de si longues années* » (Binger, 1886).

²³ Sur le genre du petit manuel de langue à l'époque coloniale, voir mon article (à paraître) « Le petit manuel français-bambara à époque coloniale, entre description et appropriation pratique ».

Fofana, originaires du Kaarta et du Bélédougou ». L'usage du déterminant indéfini ici, et l'absence de prénom, signalent un tout autre traitement de la mention des informateurs. Pas de familiarité, pas de relation de subordination, pas de remerciement. Les informateurs sont repérés comme des individus anonymés, la mention du patronyme, associé à l'origine géographique, sert de classificateur sociolinguistique, selon une catégorisation qui fait du patronyme l'indice d'une appartenance ethnique et linguistique. Kouloubali, Diara et Fofana sont trois patronymes bambaras, le Kaarta et le Bélédougou sont des régions à peuplement bambara²⁴, et ces précisions fonctionnent comme garantie de la validité des données. Rien ne nous est dit sur qui sont ces informateurs (si ce n'est la précision « massasi » : de lignée royale), on peut simplement supposer, puisqu'ils maîtrisent la langue française (ou, plus sûrement, en ont des rudiments) qu'ils sont sans doute des soldats ou des employés domestiques sous les ordres de Binger. Avant 1886, date à laquelle il publie son essai, Binger a fait deux missions en Afrique de l'Ouest, la première au Sénégal, plus particulièrement en Casamance et la seconde dans l'actuel Mali, entre Kayes et Bamako, mission au cours de laquelle il détermine un tracé de voie ferrée et qui donnera lieu en 1885 à une publication : *Les voies commerciales du Soudan central* (source : Cornevin, 1988 : 32-35). C'est lors de cette seconde mission qu'il apprend le bambara (le malinké dit la notice rédigée par Cornevin). Dans l'ouvrage postérieur de Binger, *Du Niger au Golfe de Guinée* (1892), qui retrace l'expédition d'exploration qu'il a menée de 1887 à 1889, on retrouve à Kita un certain Diawé Fofana, dont Binger nous dit qu'il était son domestique pendant son précédent séjour. Il pourrait bien être ce Fofana du Bélédougou mentionné comme informateur. On en apprend un peu plus sur le français qu'il utilise avec Binger, retranscrit ainsi par ce dernier de façon stéréotypée, rappelant le français-tirailleur : « *Bonjour ma lieutenant, moi qui venir de suite pour service toi. Parce que moi qui trop content pour toi.* » (Binger, 1892 : 10). On y voit aussi son portrait, en costume traditionnel (illustration 1). Si je n'ai pas retrouvé la trace de Kouloubali et Diara, il y a de fortes chances qu'ils fassent également partie du personnel attaché à Binger et qu'ils parlent ce français approximatif.

Après avoir mentionné les noms de ses informateurs, Binger précise : « *j'ai de plus contrôlé mes notes dans chaque poste avec le secours des indigènes comprenant le français* » et il note également : « *Lorsque les rapports avec les peuples bambaras seront plus suivis et que les indigènes seront plus familiarisés avec notre langue, cet essai pourra être complété.* » (C'est moi qui souligne). Il confirme ainsi le passage par le français pour le recueil des données linguistiques (et l'approximation du français permet d'expliquer l'approximation du bambara décrit, les malentendus devant être fréquents) et nous renseigne également sur cette pratique de l'enquête linguistique en cours d'expédition²⁵.

²⁴ La précision « Kouloubali massasi » signale un descendant de Massa Coulibaly (j'utilise l'orthographe usuelle contemporaine), fondateur de la dynastie des Massasi, dynastie qui régna dans le royaume bambara du Kaarta, rival de celui de Ségou.

²⁵ Pour cette pratique linguistique « on the road » associant apprentissage et mise par écrit, voir Fabian 1985 et 1986.



Mouga Diawara et Diawé.

Illustration 2 : gravure des deux domestiques de Binger, dont Diawé Fofana (Binger, 1892 : 12)

À propos de Faidherbe et de ses travaux sur la langue wolof, Doneux (2003 : 81) note que « les faiblesses de Faidherbe y sont apparentes : sa graphie est imprécise ; [...] en grammaire, notations correctes et erreurs plus ou moins graves se mêlent inextricablement, et on peut en tout cas lui reprocher de toujours prendre son point de départ dans les catégories du français ».

La grammaire « bambara » de Binger peut apparaître comme surprenante, et témoigne, parmi un certain nombre d'« erreurs » manifestes²⁶, une forme de mélange opéré par Binger entre différentes variétés de la langue mandingue, et plus particulièrement le maninka avec lequel il a été en contact en Casamance et des variétés de bambara avec lesquelles il a pu être en contact entre Kayes et Bamako²⁷. Ce que nous apprend un regard un peu attentif aux formes décrites, c'est que la mise en avant des informateurs locuteurs natifs dans l'introduction de l'ouvrage ne fonctionne finalement que comme argument d'autorité et que la description linguistique elle-même procède d'une forme de bricolage dont il est difficile de retracer précisément la genèse mais qui témoigne assez bien de cette pratique linguistique « on the road » que décrit Fabian (1985).

²⁶ Ainsi par exemple, pour Binger, il n'existe qu'une seule forme du passé, qui se construit avec un auxiliaire toujours précédé du pronom de 3^{ème} personne, quelle que soit la personne sujet. Ce qui donne des formes qui, traduites littéralement, se rendent par : « moi il est parti ».

²⁷ Ainsi pour le nom de l'« âne », il indique, plutôt que le mot bambara *fali*, une variante *falo*, qui est vraisemblablement, selon Houis (1984 : 7-8) une forme maninka de Casamance. Il indique aussi comme formes de pronoms personnels les formes suivantes, dont certaines sont spécifiquement maninka et d'autres communes au maninka et au bambara : 1^{ère} personne *nté* (forme emphatique du pronom de 1^{ère} personne en maninka), 2^{ème} personne : *i* (forme simple identique en maninka et bambara), 3^{ème} personne : *a* (*idem*), 1^{ère} personne du pluriel : *ntélou* (forme emphatique du pronom pluriel de 1^{ère} personne en maninka), 2^{ème} personne du pluriel : *ilou* (forme emphatique du pronom pluriel de 2^{ème} personne dans différents dialectes mandingues : malinké, khassonké), 3^{ème} personne du pluriel : *nimbé* (cette forme est étonnante et ne correspond à aucune forme de pronom personnel, mon hypothèse est qu'il pourrait s'agir d'une forme déictique et emphatique : *nin bèè*, litt. « tout cela »).

Enfants et esclaves affranchis, des informateurs à convertir et à instruire

Deux ouvrages attestent de l'utilisation d'enfants et d'anciens esclaves comme informateurs (rappelant les travaux de Kilham et Koelle), dans des entreprises de description linguistique qui ne peuvent être dissociées de l'entreprise pédagogique et évangélisatrice dans laquelle elles sont prises. Il s'agit du *Dictionnaire français-wolof et français-bambara* (1825) de Jean Dard, et des *Eléments de la grammaire bambara* (1887) du Père Montel.

Bien antérieur à l'ouvrage de Binger, le *Dictionnaire français-wolof et français-bambara* (1825) de Jean Dard est considéré comme une des toutes premières scripturalisations et de la langue wolof et de la langue bambara. Jean Dard, instituteur, a fondé à Saint Louis la première école élémentaire pour Africains, dont il fut le directeur et l'unique enseignant de 1817 à 1820, utilisant l'enseignement mutuel, une méthode pédagogique mise au point en Angleterre et qui permettait à un seul enseignant de former de très nombreux élèves à la fois en s'appuyant sur les compétences des élèves plus instruits, des moniteurs, qui servent de relais. Il tente ainsi un certain nombre d'innovations pédagogiques qui resteront sans suite, entreprenant notamment d'apprendre aux enfants à lire en wolof, d'utiliser le wolof pour passer au français, et encourageant la traduction. À travers cette pratique pédagogique, qui fait écho à celle d'Hannah Kilham²⁸ (citée en préface à son dictionnaire), il fut à même de produire une première description des langues wolof et bambara, disant avoir composé avec ses élèves un double vocabulaire et « à force de travail et de rapprochement heureux, [découvert] les règles de leur langage. » (Dard, *op. cit.* : VII). Le double vocabulaire est composé à Saint Louis, aucune autre précision ne nous est donnée sur l'origine des enfants avec lesquels Dard a travaillé, et si le wolof est parlé à Saint Louis, le bambara ne l'est que par des captifs ou des descendants d'esclaves affranchis²⁹. Dard lui-même affirma que la plupart de ses élèves était esclave (son école comptait 80 élèves à la fin de 1817), ce qui, selon Bouche (1975 : 63), est invraisemblable et témoignerait davantage des liens de Dard avec le Comité pour l'abolition de la traite des Noirs, et d'une volonté de toucher les sentiments philanthropiques de ce comité (*ibid.*).

Dans l'avant-propos de sa grammaire wolof publiée un an après le dictionnaire (1826), Dard ne met pas en avant le travail avec ses élèves, faisant référence, pour légitimer son entreprise, à de possibles informateurs âgés, davantage garants de leur langue : « *Je déclare expressément ici n'avoir pas avancé une seule proposition, un seul principe, une seule règle, dans cette Grammaire, dont je n'aie pour garant plusieurs entretiens et plusieurs discussions sur le même objet avec les prêtres et les vieillards du pays.* » (Dard, 1826 : XIII).

Postérieur au travail de Dard, précurseur et novateur dans sa méthode, et quasi contemporain de l'essai de Binger, paraît en 1887 l'ouvrage du père Montel, remarquable quant à la précision de la description syntaxique. Il est publié à l'Imprimerie de la Mission, à Saint Joseph de Ngazobil au Sénégal (village sur la Petite Côte, au sud de Dakar, lieu d'implantation d'une des plus anciennes missions catholiques au Sénégal, par les missionnaires de la Congrégation du Saint Esprit)³⁰. Dans la préface de ce manuel, l'auteur

²⁸ Dont il rapporte l'expérience en ces termes : « *En mars 1820, Hannah Kilham se chargea d'instruire deux noirs intelligens (sic), arrivés depuis peu en Angleterre, Sandanee, de Gorée, et Mahmadee, né sur les rives de la Gambie. Après trois mois d'étude de la langue anglaise, ces jeunes gens furent en état de traduire des phrases du wolof en anglais ; pendant le même temps, leur institutrice acquit les premières notions du wolof.* » (Dard, *op. cit.* : XIII).

²⁹ En 1817, selon le ministère de la Marine, la population de Saint Louis se composait de 9 000 habitants, presque tous mulâtres ou « nègres libres », une partie de cette population devait être cependant captive (Bouche, 1975 : 57).

³⁰ Au XIX^e siècle, on peut considérer que les deux pôles principaux où se développent les premiers travaux de description des langues africaines sont le Fourah Bay Institute, fondé par la Church Missionary Society et le Centre de Saint Joseph de Ngazobil au Sénégal. Alors que les travaux des protestants du Fourah Bay College ont été bien relayés auprès des milieux académiques britanniques, il n'en est pas de même des travaux remarquables

donne peu de renseignements sur ses sources, et dit simplement avoir écrit sa grammaire en prenant pour informateurs des Bambaras de Saint Louis du Sénégal. Très vraisemblablement, comme c'est souvent le cas du public missionnaire, il s'agissait plutôt d'enfants ou de très jeunes gens. Le père Etienne Montel (1854-1889), missionnaire spiritain qui reçut son obédience pour la mission de Sénégal en 1878, avait été chargé de l'évangélisation des anciens esclaves bambaras, rachetés de captivité et installés à Saint Louis du Sénégal³¹.

Dans un cas comme dans l'autre, les données linguistiques ont été fournies par des enfants et les critiques formulées par Irvine à partir des données de Koelle peuvent être largement valables pour Montel. Elles ne le sont cependant pas dans la mesure où, même si la description grammaticale reste approximative notamment à cause du fort biais translinguistique³², la langue décrite ne donne en rien l'image d'une langue simplifiée.

Que l'informateur soit un domestique ou un enfant fréquentant l'école ou la mission, apparaissent donc dans ces premiers textes des figures d'informateurs modestes, qui servent de truchement de par leur compétence, sans doute rudimentaire, dans la langue coloniale, et dont il n'est pas toujours sûr qu'ils soient des locuteurs accomplis de leur langue, c'est-à-dire que leur socialisation langagière ait été achevée dans leur milieu linguistique d'origine.

Se passer d'informateur : le long temps passé dans le milieu

Des ouvrages plus tardifs ne mentionnent pas l'usage d'informateurs mais mettent en avant le long temps passé par les auteurs dans le milieu dont ils décrivent la langue. Ainsi, l'avertissement du dictionnaire de Mgr Bazin (1906) précise : « *Quoique ce dictionnaire soit le résultat des travaux et des observations de plusieurs missionnaires dont certains ont déjà passé une dizaine d'années au milieu des Bambara, il ne peut qu'être imparfait.* » (c'est moi qui souligne).

Mgr Bazin fut le troisième vicaire apostolique du Soudan, de 1901 à 1910, après Mgr Toulotte (1892-1897) et Mgr Hacquard (1898-1901). Lorsque les Pères Blancs s'installèrent à Ségou, ils eurent notamment en face d'eux, outre la population locale bambara, une population d'anciens captifs déracinés et vivant dans la misère que l'administration française avait tenté de regrouper dans des *villages de liberté*³³. Les Pères Blancs se sont vu confier la responsabilité de certains de ces villages de liberté (Kita, 1897 ; Ségou, 1895 ; Banankourou, 1899), où l'essentiel des effectifs était constitué d'enfants et de vieillards. C'est vraisemblablement avec ces enfants et vieillards que les Pères Blancs ont entrepris leur apprentissage linguistique, mais aucune mention n'en est faite dans leurs ouvrages. Dans ce

des missionnaires spiritains de Saint Joseph de Ngazobil. A ce propos, Houis écrit : « *la politique coloniale française ne reconnaissait aucun statut aux langues africaines ; les motivations qui permirent aux pasteurs de Fourah Bay College de déboucher sur la linguistique appliquée (orthographe normalisées, syllabaires, manuels, dictionnaires) ne jouèrent pas en faveur des prêtres de Ngazobil.* » (Houis, 1971 : 21). Irvine confirme ce fait : « *Despite their considerable depth and detail as documents of linguistic structure, these missionary publications had little impact in European scholarly circles. Publications from the press in Ngasobil seem to have had scanty distribution in Europe anyway* », et elle ajoute : « *As Catholics, Kobès and his colleagues did not participate in the network of Protestant missionaries, more often based in Britain and Germany and having strong ties to the academic world in those countries* » (Irvine, 1993 : 38).

³¹ Source : Notice du Père Montel, 1889, consulté aux Archives générales de la Congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue (Val de Marne).

³² Bernard Colombat, dans son approche de la pédagogie du latin, de la Renaissance à l'âge classique, parle de « méthode translinguistique » pour un type de « méthode qui examine les structures du latin en partant systématiquement des structures françaises équivalentes » (Colombat, 1999 : 89).

³³ Les « villages de liberté » présentés comme des refuges pour les captifs des ennemis, se trouvaient situés près des postes militaires et des agglomérations concentrant les Européens ; ils servaient ainsi de réservoirs de main-d'œuvre gratuite et corvéable à merci, et pour les militaires et pour les colons. Les conditions de vie y furent très dures (Bouche, 1968).

cas, c'est le long temps passé dans le milieu qui sert de garantie à la validité des données linguistiques.

Nous trouvons aussi chez ces premiers descripteurs de langues une tendance à l'affirmation de la supériorité du linguiste occidental sur le locuteur natif. Si cette tendance était déjà présente chez les dialectologues européens sous la forme d'une négation de la validité d'un savoir populaire émique sur la langue, elle prend, en contexte africain de forte variation dialectale, des orientations qui peuvent paraître aujourd'hui surprenantes, voire choquantes. On en trouve un exemple particulièrement signifiant – et rendant compte d'un fort complexe de supériorité – dans la préface à l'ouvrage du Révérend Mac Brair, de la Wesleyan Methodist Missionary Society, décrivant le mandingo ou maninka de Gambie (une langue mandingue de la même famille que le bambara).

The greatest difference of dialect existing amongst the aborigines of the Gambia proceeds from the frequent omission of the possessive and personal pronouns, the neglect of the sign of the possessive case, and the abbreviation of familiar words and phrases. But such contracted forms of expression render the phraseology somewhat ambiguous in its meaning, and would make it almost unintelligible in writing. The natives of Western Africa have also little idea of the value and divisions of time; hence some ambiguity occasionally arises in relating the circumstances of an event. The author has endeavored to fix the value of the tenses of the verb with as much precision as usage will admit of. Nor must it be forgotten, that as there can be no regular standard in an unwritten language, so every native esteems his own way of speaking to be the best. In this respect also, the pretensions of individuals have been set aside, and those forms of expression are adopted which are most agreeable to the laws of construction ; that so, these first attempts at Mandingo composition may be the commencement of a series of improvements in a language which is by no means destitute of harmony and elegance.
(Mac Brair, 1837 : VI)³⁴

Dans cette préface, la supériorité du linguiste est affirmée sur celle du locuteur natif, et la description produite, choisissant les formes « convenant le mieux aux lois de la construction », vise explicitement à une amélioration de la langue, qui suppose aussi (même si le terme n'est pas employé) une forme de standardisation, c'est-à-dire en l'occurrence le choix de certaines variantes au détriment des autres, visant à réduire la variation, sur le modèle des langues standard à tradition écrite³⁵. Ce cas singulier témoigne d'une attitude que Irvine (2001 : 67) dit largement répandue au XIX^e siècle : « *the connection of linguistic analysis with the establishment of standards, and with intellectual and moral improvement,*

³⁴ « *La plus grande variation dialectale existant parmi les indigènes de Gambie résulte de l'omission fréquente des pronoms possessifs et personnels, la non-utilisation du cas possessif et de l'abréviation de mots et phrases courantes. Mais de telles formes contractées d'expression rendent les phrases sémantiquement ambiguës, et les rendraient quasiment incompréhensible à l'écrit. Les natifs d'Afrique de l'Ouest ont également une assez mince idée de la valeur et des divisions du temps ; dès lors apparaissent des ambiguïtés occasionnelles dans la relation des circonstances d'un événement. L'auteur s'est efforcé de fixer la valeur des temps du verbe avec autant de précisions que l'usage l'admet. On ne doit pas non plus oublier qu'il ne peut y avoir aucun standard régulier pour une langue non écrite, de sorte que chaque indigène estime que sa propre façon de parler est la bonne. Dès lors, la prétention des individus a été laissée de côté, et ont été adoptées les formes d'expression convenant le mieux aux lois de la construction. Ainsi, ces premiers essais concernant la syntaxe mandingo peuvent être le début d'une série d'améliorations d'une langue qui ne manque ni d'harmonie ni d'élégance.* » (Ma traduction)

³⁵ Cette position, affirmant explicitement l'œuvre amélioratrice du linguiste occidental, semble particulièrement celle des missionnaires méthodistes. Décrivant l'œuvre linguistique d'un autre pasteur méthodiste, John Whitle Appleyard, sur la langue Xhosa d'Afrique du Sud (*The Kaffir language*, 1850), Rachael Gilmour parle de « reversal of authority – subordinating the competence of native speakers to that of the missionary linguist ». Appleyard décrit une langue à partir de textes consistant en ses propres traductions des Ecritures, fabriquant ainsi une langue xhosa pouvant servir de véhicule pour le message chrétien (Gilmour, 2006 : 111).

was widespread, as was the image of wild chaos that many scholars thought necessarily characterize languages lacking an indigenous written literature »³⁶.

Aucune affirmation aussi explicite d'une supériorité du linguiste sur le locuteur natif chez les Pères Blancs ou les Spiritains dont les écrits font partie de notre corpus. Cependant l'absence de mention des informateurs et l'insistance sur le long temps passé dans le milieu rappellent d'une part la légitimation par l'« autopsie », le fait de voir par soi-même, que l'on trouve chez les premiers historiens antiques tels Hérodote³⁷ et dans la littérature de voyage de la Renaissance ou de l'Age classique³⁸. D'autre part, elles valorisent ce que l'on pourrait appeler, par anachronisme, une forme d'« observation participante »³⁹, primant sur un savoir indigène sur les langues.

Décrire sa propre langue – linguiste et indigène

Samuel Adjayi Crowther (1807-1891) est l'un des premiers linguistes africains ayant décrit sa propre langue (le yoruba), et le plus connu. Alors qu'il avait été capturé et vendu comme esclave à des marchands portugais quand il avait environ treize ans, le navire qui l'emporte est intercepté par la marine britannique, il est libéré et arrive en Sierra Leone en 1822. Il est baptisé et scolarisé en anglais, puis devient l'un des premiers étudiants du Fourah Bay College. En 1843, il publie un *Vocabulary of the Yoruba language*. Il poursuit ses études en Grande-Bretagne, est ordonné prêtre puis retourne à Freetown pour commencer un travail pastoral en langue yoruba. Si sa description grammaticale de la langue yoruba ne s'affranchit pas des cadres de la grammaire anglaise et plus généralement gréco-latine, il est intéressant de souligner qu'en qualité de locuteur natif et s'appuyant sur cette qualité comme argument d'autorité, il a été pris dans une querelle concernant les choix orthographiques pour transcrire le yoruba. Il était partisan d'une notation des tons, s'opposant en cela aux autres linguistes de la Church Missionary Society (pour un compte-rendu de cette querelle, voir Alake, 2000). Notons qu'il est le premier à avoir rendu compte du fonctionnement tonal du yoruba, à un moment où les langues africaines ne sont pas perçues par les Occidentaux comme manifestant cette particularité, bien connue pour un certain nombre de langues asiatiques⁴⁰. Son travail ne fut pas toujours bien reçu de ses collègues européens. Ainsi le missionnaire catholique de la Société des Missions Africaines Pierre Bouche, auteur en 1880 d'une *Etude sur la langue nago*, critique le travail de Crowther comme étant naïf, et plus le fait d'un informateur que d'un chercheur (cité par Irvine, 2001 : 81).

Le cas de Crowther est remarquable, et lié à la singularité du Fourah Bay Institute et à la vie intellectuelle de Freetown au XIX^e siècle. Rares sont les cas similaires de linguistes natifs au XIX^e siècle ou au tout début du XX^e siècle dans l'empire colonial français. Nous évoquerons ici celui de Moussa Travélé, locuteur natif de langue bambara, originaire de Ségou (actuel Mali) et interprète indigène dans l'administration coloniale, qui publie en 1910 un des tout premiers manuels de bambara sous le titre *Petit manuel français-bambara*.

³⁶ « Les connections entre analyse linguistique, établissement de standards, et amélioration intellectuelle et morale étaient fréquentes, de la même façon qu'était largement répandue l'image d'un chaos sauvage devant caractériser, selon de nombreux intellectuels, des langues sans littérature écrite indigène. » (ma traduction)

³⁷ Le principe de l'autopsie apparaît dans la littérature historique et géographique grecque à partir du IV^e s. av. J.-C. La description géographique du monde est désormais liée au voyage et au témoignage oculaire direct (Voir Schepens, 1980).

³⁸ Voir par exemple Dornier, 2007.

³⁹ On rappellera d'ailleurs l'importance donnée par le Cardinal de Lavignerie dans la doctrine des Pères Blancs à l'adoption des modes de vie locaux (alimentation, vêtements) et à l'utilisation des langues locales.

⁴⁰ Sur le manque d'intérêt pour la réalité tonale des langues africaines au XIX^e siècle avec pour conséquence une non-prise en compte de la notation des tons à l'écrit voir Hair (1966).

Travélé a servi sous les ordres de Maurice Delafosse⁴¹ lorsque ce dernier était administrateur du Cercle de Bamako. Le petit manuel est son premier écrit, d'un statut « parascientifique ». Il produira ensuite des textes à teneur ethnographique, certains cosignés avec Henri Labouret, publiera également un recueil de contes et proverbes, sera correspondant local du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'A.O.F et sera promu officier de l'Académie de Bamako en 1929 « pour services rendus à l'histoire coloniale ».

Dans cet ouvrage, Travélé ne met jamais en avant sa qualité de locuteur natif, s'appliquant au contraire à la gommer. Il se construit discursivement une posture de linguiste de terrain à la démarche ethnographique, indiquant dès sa préface : « *je me suis attaché à faire ressortir la prononciation exacte, telle qu'on l'entend de la bouche des indigènes* » (Travélé, 1910 : 6). Plus loin dans le texte, il reprend la formule : « *Nous faisons remarquer que ce petit ouvrage a pour titre "Manuel français-bambara" mais il est écrit absolument dans la manière même qu'emploient pour parler les indigènes.* » (Ibid.). L'utilisation du terme « indigène », repris au discours européen sur l'Afrique et plus particulièrement de la locution « *de la bouche même des indigènes* » (cf. ci-dessus) indique la position qu'il cherche à tenir, en retrait de sa propre société.

Gommant cette qualité de natif, il diffère en cela par exemple de quelqu'un comme David Boilat, ecclésiastique métis originaire de Saint Louis du Sénégal et auteur d'une des premières grammaires de la langue wolof (1858), qui souligne dans la préface de son ouvrage être avantagé par le fait d'avoir le wolof comme langue maternelle. Mais David Boilat n'est pas dans la même position dominée que Moussa Travélé.

Travélé est pris dans une relation complexe avec Maurice Delafosse, qui le « parraine » en quelque sorte et préface sa grammaire en soulignant, quant à lui, cette qualité de locuteur natif comme étant une qualité légitimant la description linguistique : « *L'auteur ayant traité de sa propre langue, il me semble difficile de trouver une meilleure occasion d'apprendre le pur bambara que de lire ce petit volume* ». Mais il poursuit, de façon quelque peu ambiguë et condescendante : « *Aussi n'ai-je rien voulu changer ni à la façon dont Moussa Travélé a rendu la prononciation des sons indigènes ni aux exemples qu'il a choisis. J'ai pensé qu'à tous les points de vue il était préférable de laisser à cette étude d'un Noir travailleur, intelligent et consciencieux son originalité et sa couleur locale.* ».

Travélé exprime à plusieurs reprises son attention au rendu d'une juste prononciation. Cela passe par des précisions qui se présentent comme des corrections implicites d'usages fautifs. On peut considérer, au regard des exemples⁴², que Travélé fait le choix d'une variante dialectale correspondant à son propre usage ou à ce qu'il considère comme l'usage de prestige, à savoir le bambara de Ségou : les formes qu'il recommande sont emblématiques de ce parler. Travélé aurait ainsi essayé de fixer la vision qu'il pouvait avoir de la norme de prestige en bambara, s'opposant implicitement aux descriptions des auteurs européens qui, non-locuteurs, ne possédaient pas de savoir sociolinguistique sur les langues qu'ils décrivaient.

⁴¹ En 1901, Maurice Delafosse a publié l'un des premiers ouvrages consacrés à différents dialectes mandé (plus particulièrement au dioula, mais l'un des chapitres est consacré au bambara), qui malgré son titre, *Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue*, a une réelle ambition scientifique, confirmée par sa démarche (l'ouvrage compile l'ensemble des sources plus anciennes, seize au total, publiées entre 1825 et 1900, et y ajoute ses propres sources).

⁴² Pour une analyse approfondie du petit manuel de Moussa Travélé voir Van den Avenne, à paraître.

Conclusion

Que retenir de ce parcours à la recherche de traces de locuteurs et d'interactions dans les toutes premières descriptions coloniales de la langue bambara ?

Ces traces, d'une part, permettent d'appréhender un mode de communication exolingue dans un contexte très particulier, une « zone de contact », pour reprendre le terme de Mary-Louise Pratt⁴³, créée par la conquête coloniale. L'utilisation des enfants (certains pouvant être aussi des domestiques), un contact privilégié avec des figures intermédiaires (personnes transplantées, migrants servants d'interprètes), le passage par une langue de truchement, le bricolage linguistique : ces premières descriptions, à vocation essentiellement pratique, témoignent toutes finalement d'une communication nécessaire et difficile, laissent supposer les malentendus. Aller à la recherche de ces traces, c'est redonner un peu d'épaisseur à ces textes de descriptions linguistiques, les réinscrire dans leur contexte communicatif de production, lever en partie cette opacité dont parle Joseph Errington à propos des textes de linguistique coloniale : en effet, si le travail qui consiste à décrire des langues nécessite un engagement d'une grande proximité dans des intimités de langage complexes (« *close engagements with complex intimacies of talk* », Errington, 2008 : 3), les textes qui en sont le résultat gommement généralement complètement leur condition matérielle de production et se tiennent loin des réalités vécues. L'enjeu dès lors est de retracer ce qu'a pu être le contexte de production de ces textes.

On retiendra aussi que les locuteurs indigènes qui ont permis ces descriptions sont finalement bien peu présents dans les textes. Ce qui n'est finalement pas très étonnant dans la mesure où cela ne fait que continuer (si l'on pense aux travaux des dialectologues du XIX^e siècle) et préfigurer (si l'on pense à la majorité des travaux post-coloniaux, et notamment sur des domaines « exotiques ») l'absence de mentions des « informateurs » (autrement que sous la forme d'un remerciement, ou d'une note en bas de page) dans les travaux de linguistique descriptive. Renaud (1998 : 258) faisait déjà cette remarque, dans un article visant à déconstruire la notion de « locuteur natif » :

Pensons à ces années où le principe d'ignorance préférentielle qui voulait que moins un linguiste en sût sur une langue, plus objective fût sa description, a poussé un certain nombre vers ces territoires d'Outre-mer, constitués en terrains de chasse naturels pour commerçants, missionnaires, administrateurs des colonies et, finalement, pour chercheurs et thésards. Ceux-ci ont appelé leurs natifs des « informateurs », disant bien par là leur mission : répondre aux questions de l'enquêteur et lui laisser l'entière propriété des réponses produites ainsi que toute la liberté dans leur interprétation et dans leur utilisation. Il n'est que de voir la légèreté des traces qu'ils ont laissées dans les rapports, les recueils, les publications et leurs thèses, le plus souvent une mention parmi les remerciements. Le reste ne leur appartient plus, la langue étant, au terme du travail, littéralement extraite du terrain et pétrifiée en un objet que l'on peut tourner et retourner de discours en discours entre gens de laboratoire. On voit là réduit à l'épaisseur de la taille d'une mouche maçonner le lien qui unit la linguistique à son terrain, à travers ses informateurs.

Ces premières descriptions, contemporaines de la constitution de la linguistique en tant que science, rendent également compte de ce qu'est la linguistique africaniste à ses origines : à la fois une science de l'observation de l'autre (comme l'anthropologie, qui se constitue à la

⁴³ Pratt (2008 : 8) utilise ce terme pour désigner « the space of imperial encounter », et elle définit ainsi la « zone de contact » : « *social spaces where cultures meet, clash and grapple with each other, often in the contexts of highly asymmetrical relations of power, such as colonialism, slavery, or their aftermaths as they are lived out in many parts of the world today.* » (Pratt, 2002 : 4).

même époque, dans les mêmes conditions de contact colonial) et une science appliquée, dirions-nous aujourd'hui, produisant un savoir pratique qui peut tendre à la prescription.

Sources et corpus

- anonym., 1842, « Compte rendu de deux ouvrages J. M. CALLERY, SYSTEMA PHONETICUM SCRIPTAE SINIAE, MACAO, 1811, ET Prospectus-Spécimen d'un Dictionnaire Encyclopédique de la Langue Chinoise », Paris, Didot frères, in *La Revue Indépendante*, Paris.
- BAZIN H., 1906, *Dictionnaire français-bambara, précédé d'un abrégé de grammaire bambara*, Paris, Imprimerie Nationale.
- BINGER L. G., 1886, *Essai sur la langue bambara parlée dans le Kaarta et dans le Bélédougou ; suivi d'un vocabulaire, avec une carte indiquant les contrées où se parle cette langue*, Paris, Maisonneuve frères et C. Leclerc.
- BINGER L. G., 1892, *Du Niger au Golfe de Guinée*, Paris, Hachette.
- BOILAT D., 1858, *Grammaire de la langue woloffe*, Paris, Imprimerie Impériale.
- CROWTHER S. A., 1852, *A Grammar of the Yoruba Language*, London, Church Missionary Society.
- DARD J., 1825, *Dictionnaire français-wolof et français-bambara, suivi du dictionnaire wolof-français*, Paris, Imprimerie Royale.
- DARD J., 1826, *Grammaire Wolofé ou méthode pour étudier la langue des noirs en Sénégambie suivie d'un appendice*, Paris, Imprimerie royale.
- DELAFOSSÉ M., 1901, *Essai de manuel pratique de la langue mandé ou mandingue*, Paris, Ernest Leroux.
- KILHAM H., 1820, *Ta-re wa-loof, ta-re boo ju-kà, first lessons in jaloof*, Tottenham.
- KOELLE S. W., 1854, *Polyglotta Africana – or a comparative vocabulary of nearly three hundred words and phrases in more than one hundred distinct African languages*, Londres, Church Missionary House.
- MACBRAIR M. R., 1837, *A grammar of mandingo language with vocabularies*, London, Wesleyan-Methodist Missionary Society.
- MONTEL E., 1887, *Éléments de la grammaire bambara avec exercices appropriés, suivis d'un dictionnaire bambara-français*, Saint-Joseph de Ngasobil, Imprimerie de la mission.
- MONTEL E., 1889, « Notice », *Bulletin de communautés*, n° 35, nov. 1889, pp. 416-418.
- SAUVANT E., 1905, *Manuel de la langue bambara*, Maison Carrée, Alger, Mission d'Afrique des Pères Blancs.
- SAUVANT E., 1925, *Dictionnaire bambara-français et français-bambara*, Alger, Missions d'Afrique des Pères Blancs.
- SCHMIDT F.W.V., 1842, *Les romans en prose des cycles de la Table ronde et de Charlemagne*, par F.-W. Schmidt, inséré dans l'Annuaire de Vienne (Wiener jahrbücher der literatur) 1825. Tr. de l'allemand et annoté par le baron Ferdinand de Roisin, Saint Omer.
- STEINTHAL H., 1867, *Die Mande Neger-Sprachen*, Université de Berlin.
- TOULOTTE A., 1897, *Essai de grammaire bambara (idiome de Ségou)*, par un missionnaire de la Soc. des Pères Blancs, Paris, Librairie Africaine et Coloniale J. André.
- TRAVELE M., 1910, *Petit manuel français-bambara*, Paris, P. Geuthner.
- TRAVELE M., 1913, *Petit Dictionnaire français-bambara et bambara-français*, Paris, P. Geuthner.

- VAN DEN BROEK D'OBRENAN R., 1947 , « Notes sur l'île Rennel et ses tatouages », in *Journal de la Société des océanistes*. Tome 3, pp. 23-33.
- ZIMMERMANN J., 1858, *A Grammatical Sketch of the Akra - or Ga -Language and some Specimen of it from the mouth of the Natives*, Stuttgart, J. F. Steinkopf.

Bibliographie critique

- ALAKE A. C., 2000, « Early descriptions of the yoruba language : the work of Samuel Ajayi Crowther », *The History of Linguistic and Grammatical Praxis. Proceedings of the XIth International Colloquium of the Studienkreis "Geschichte der Sprachwissenschaft"* (Leuven, 2nd-4th July, 1998), Piet Desmet, Lieve Jookens, Peter Schmitter, Pierre Swiggers (eds.), Leuven, Paris, Sterling, Peeters, pp.427-443.
- AMSELLE J.L., SIBEUD E. (éd.), 1998, *De l'orientalisme à l'ethnographie. Maurice Delafosse (1870-1926) : itinéraire d'un africaniste*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- AUROUX S., 1992, *Histoire des théories linguistiques*, t.2, Paris, Mardaga.
- BENOIST J.-R. (de), 1987, *Église et pouvoir colonial au Soudan français. Administrateurs et missionnaires dans la Boucle du Niger (1885-1945)*, Paris, Karthala.
- BLANCKAERT C., (éd.), 1996, *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan.
- BONVINI E., 1996, « Repères pour une histoire de connaissances linguistiques des langues africaines. I. Du XVI^e siècle au XVIII^e siècle : dans le sillage des explorations. », *Histoire Epistémologie Langage*, 18/2, pp.127-148.
- BOUCHE D., 1968, *Les villages de liberté en Afrique noire française, 1887-1910*, Paris-La Haye, De Gruyter Mouton.
- BOUCHE D., 1975, *L'enseignement dans les territoires français de l'Afrique Occidentale de 1817 à 1920*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, Université Lille III.
- CHAMBERS J.K., TRUDGILL P., 1980, *Dialectology*, Cambridge University Press.
- COLLINI S., 1996, « Conseils pratiques et orientations théoriques dans les instructions pour les voyageurs (XVIII^e siècle) », in Blanckaert (éd.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, pp.57-72.
- COLOMBAT B., 1999, *La grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Age classique*, Grenoble, ellug.
- CORNEVIN R., 1988, *Hommes et destins*, tome VIII, « Gouverneurs, administrateurs, magistrats », Paris, Académie des Sciences d'Outre-Mer.
- COULMAS F., 1981, *A Festschrift for Native Speaker*, La Haye, Mouton.
- CREISSELS D., 2009, *Le malinké de Kita*. Cologne, Rüdiger Köppe Verlag.
- DONEUX J. L., 2003, « Histoire de la linguistique africaine », dans Rey V. (éd.) *Langues et écritures*, n° spécial, Presses de l'Université de Provence.
- DORNIER C., 2007, « La rhétorique de l'autopsie dans le Journal de voyage aux Indes orientales de Robert Challe (1721) », *Dix-huitième siècle*, n° 39, pp.161-174.
- DULUCQ S., 2006, « Des yeux africains derrière des lunettes européennes ? Historiographie coloniale et logiques autochtones en A.O.F. (c. 1900 - c. 1930) », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 352-353, décembre 2006, pp.15-32.
- DULUCQ S., ZYTNIKI C. (dirs.), 2006, « Savoirs autochtones et écriture de l'histoire en situation coloniale (XIX^e-XX^e siècles). Informateurs indigènes, érudits et lettres en Afrique (nord et sud du Sahara) », *Outre-mers. Revue d'histoire*, n° 352-353, décembre 2006.
- ERRINGTON J., 2008, *Linguistics in a Colonial World. A story of Language, Meaning, and Power*, Blackwell Publishing.

- FABIAN J., 1985, *Language on the Road. Notes on Swahili in two Nineteenth Century Travelogues*, Hamburg, Helmut Buske Verlag.
- FABIAN J., 1986, *Language and Colonial Power. The Appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo 1880-1938*, University of California Press.
- FABIAN J., 1991, « Accident and method in the study of intercultural communication : Colonial description of Swahili in the former Belgian Congo », in Jan Blommaert, Jeff Verschuren (eds), *The pragmatics of International and intercultural communication*, John Benjamin Publishing Company, pp.33-50.
- GILMOUR R., 2006, *Grammars of Colonialism. Representing Languages in Colonial South Africa*, Palgrave Macmillan.
- HAIR P. E. H., 1966, « A Nineteenth Century Link between Chinese and African Language Studies », *Bulletin of School of Oriental and African Studies*, n° 29, pp.143-145.
- HOUIS M., 1971, *Anthropologie linguistique de l'Afrique noire*, Paris, PUF.
- HOUIS M., 1984, « Une variété idéologique du français : le “langage tirailleur” », *Afrique et langage*, n° 21, 1^{er} semestre, pp.5-17.
- IRVINE J. T., 2001, « Genres of Conquest: From Literature to Science in Colonial African Linguistics », in Hubert Knoblauch, Helga Kotthoff (eds), *Verbal art across cultures: the aesthetics and proto-aesthetics of communication*, Tübingen, Narr, pp.63-90.
- IRVINE J. T., 2008, « Subjected words : African linguistics and the colonial encounter », *Language & Communication*, n° 28, pp.323-343.
- IRVINE J., 1993, « Mastering African languages : the politics of linguistics in nineteenth-century Senegal », *Social Analysis*, n° 33, pp.27-46.
- KOREN H., 1982, *Les Spiritains, trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire*, Paris, Beauschesne.
- MONDADA L., 1994, *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir. Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Thèse de doctorat, Lausanne, Faculté des Lettres.
- POP S., 1950, *La dialectologie. Aperçu historique et Méthodes d'enquêtes linguistiques*, Louvain, Publications Universitaires, 2 tomes.
- PRATT M. L., 2002, « Arts of the contact zone », in Janice M. Wolff (eds.), *Professing in the contact zone*, Urbana, IL: NCTE, pp.1-20.
- PRATT M. L., 2008 [1992], *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, Londres, New York, Routledge.
- RENAUD P., 1998, « Absoute pour un locuteur natif », in A. Queffélec, *Francophonies. Recueil d'études en hommage à Suzanne Lafage*, Nice, INALF-CNRS, pp. 257-272.
- SCHEPENS G., 1980, *L'Autopsie dans la méthode des historiens grecs au 5^e siècle avant J.-C.*, Bruxelles, AWLSK.
- SCHUMAKER L., 2001, *Africanizing Anthropology. Fieldwork, networks, and the making of cultural knowledge in Central Africa*, Duke University Press.
- SIBEUD E., 2002, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France (1878-1930)*, Paris, Editions de l'Ehess.
- TWELLS A., 1995, « “So Distant and Wild a Scene”: language, domesticity and difference in Hannah Kilham's writing from West Africa, 1822-1832 », *Women's History Review*, Volume 4, N. 3, pp. 301-318.
- URRY J., 1972, « Notes and Queries on Anthropology and the Development of Field Methods in British Anthropology, 1870-1920 », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, pp. 45-57.
- VAN DEN AVENNE C., 2005, « Bambara et français-tirailleur. Une analyse de la politique linguistique de l'armée coloniale française : la Grande Guerre et après », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 35, pp. 123-150.

- VAN DEN AVENNE C., à paraître, « Le petit manuel français-bambara à époque coloniale, entre description et appropriation pratique », *Canadian Journal of African Studies* (accepté pour publication).
- VANNONI A., 1996, « Les instructions pour les voyageurs : voyage, expérience et connaissance au XVII^e siècle », in Blanckaert (éd.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII^e-XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan, pp. 73-87.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Pascale Barthélémy, Claude Caitucoli, James Costa, Laurent Demanze, Maria do Céu Fonseca, Michel Jourde, Jean de Dieu Karangwa, Philippe Martel, Bruno Maurer, Didier Péclard, Anna Pondopoulo, Alain Ricard, Henri Tourneux, Gérard Vignier.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425